

# BERNARD LE TRÉVISAN

---

## LÉGENDE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Parmi les mariniers et les gueux sordides qui, par les chaudes journées du mois d'août 1481, se vautraient aux derniers rayons du soleil sur l'herbe qui tapissait les berges de la Seine dans Paris, un homme, un vieillard, se tenait assis, les genoux à la hauteur du menton, la tête dans les mains, sur le bord de l'eau, à la porte de l'île de la Cité.

Rien ne pouvait le tirer de la rêverie profonde où il était plongé; des marmots, à quelques pas de lui, s'ébattaient bruyamment, se roulant à qui mieux mieux sur l'herbe desséchée, et poussant des cris de joie à chaque culbute; dans une barque, des escoliers et des ribaudes en liesse descendaient la Seine en chantant les vieux refrains de France mollement rythmés par le bruit léger des rames frappant l'onde en cadence; étendu de son long à l'ombre d'un arbre, un archer dormait; des bateliers s'appelaient entre eux pour aller boire à la prochaine taverne... le vieillard, lui, songeait...

« Tu aurais donc travaillé pendant soixante ans à la recherche de la pierre philosophale; tu aurais sacrifié plus de 30.000 écus; tu aurais passé ta vie dans les privations les plus dures, ne te donnant aucun répit, surveillant jour et nuit tes matras ou tes creusets, les mains rongées par les liqueurs corrosives, les poumons attaqués par les esprits secs et chauds, les yeux fatigués par la lecture de vieux manuscrits presque indéchiffrables, et, lorsque au prix de tant de souffrances tu es parvenu au sanctuaire, lorsque enfin, tu as parfait le grand Œuvre, toi, Bernard le Trévisan, tu irais profaner la science en la livrant aux gentils, à cette vile multitude qui ne cherche à faire de l'or que pour acheter des plaisirs impurs! Non, non, cela ne se peut! Emporte avec toi ton secret dans la tombe, ne le révèle à personne, pas même à tes frères en Hermès!.....

« Et pourtant, serais-tu assez égoïste pour faire une telle chose?

« Toi-même, n'as-tu pas eu recours à ce que les anciens ont laissé après eux? Dans tes recherches, leurs écrits n'ont-ils pas été pour toi de puissants auxiliaires; et aurais-tu maintenant la Science, si tu ne l'avais apprise dans leurs manuscrits? Il serait douloureux de savoir que des vilains abusent de tes enseignements, mais aussi combien d'adeptes sont dignes d'être initiés, qui tâtonnent encore dans l'obscurité des anciens auteurs et travaillent avec opiniâtreté!

Quiconque possède une vérité doit en faire part à ses frères : c'est l'aumône de l'âme... Mais, voir d'indignes charlatans posséder la sainte Science dans son intégrité; voir leurs mains sacrilèges souiller la Pierre des Sages; voir l'Élixir des Philosophes prolonger dans des orgies démoniaques la vie d'hommes inutiles à la Science; voir ces pervers jouissant d'un bien mal acquis insulter à la vertu... non, non! Périrent plutôt mille fois ma découverte et mon nom! Et quand je pense à ces savants laborieux et infatigables, qui, dans le silence et la solitude de leur laboratoire, poursuivent avec âpreté la recherche de la Pierre d'Hermès, jamais lassés, jamais rebutés, priant Dieu, arrachant un

à un ses secrets à la Nature; quand je pense surtout à ce jeune homme que j'ai vu maintes fois songeur devant le portail de Notre-Dame, ce magnifique hiéroglyphe alchimique, je ne puis m'empêcher de m'intéresser à ces obscurs laborieux. Que de fois l'ai-je vue triste, à la suite sans doute de quelques expériences avortées, promener ses pas dolents du Charnier des Innocents à Saint Jacques la Boucherie, cherchant, dans les énigmes de Flamel, la vérité... Combien de douce résignation dans sa voie le jour où, m'adressant pour la première fois la parole, il me demanda timidement mon avis sur les cinq Vierges Folles et les cinq Vierges Sages du portail central de la Cathédrale! Ne dois-je pas venir en aide à tant de fois et de persévérance? Celui qui sait doit enseigner; à quoi set une lampe sous un boisseau, a dit le Seigneur...



« Saint Jacques la Boucherie »

Le soir tombait sur Paris fatigué, les marmots n'étaient plus là; les gueux, clopin-cloplant, avait regagné la Cour des Miracles; les chants des escoliers, comme un vague murmure, mouraient dans l'éloignement; une brume légère estompait de larges teintes grises les moulins du Pont-Neuf. Le Trévisan, amolli par cette chaude soirée, hésitait encore.

Un bruit de pas vint le tirer de sa rêverie; il se retourna et reconnut le jeune homme auquel il songeait quelques instants avant.

« Sieds-toi là, près de moi, c'est Dieu qui t'a conduit... » Et, comme le jeune alchimiste restait embarrassé, le Trévisan lui demanda amicalement où en étaient ses recherches.

« Maître, répondit-il, la nuit m'environne toujours; aucun rayon de lumière n'est encore venu m'indiquer le chemin du Sanctuaire. Pourtant nul labeur ne m'effraye; nulle privation ne me fait reculer; l'espérance me soutient, et j'attends de Dieu le mot qui doit m'illuminer. Il faut prendre le temps comme il vient; remercier Dieu du bien qui nous arrive et souffrir le mal par amour du bien. »

« - Ah! Mon fils, vous êtes digne de savoir, et je m'étonne fort que le Très-Haut n'ait pas encore couronné vos travaux.

« - Que voulez-Vous? C'est que je ne suis pas encore digne. Il me faut encore travailler, lire et prier. Et alors seulement je pourrai trouver...

« - Mon fils, dit tout à coup le Trévisan, moi, j'ai trouvé. Pourquoi vous le cacher plus longtemps?

« N'espérez pas que je vous dévoile tout; mais, comme je vous estime fort, je vous laisserai ce que je sais par écrit, en subtiles allégories. Vous êtes un chercheur, vous trouverez certainement. »

Il se tut. Le jeune homme lui avait pris la main; il la porta en tremblant à ses lèvres :

« - Maître.. » dit-il.

« - Priez Dieu pour moi, » lui répondit le Trévisan. Et ils s'éloignèrent.

La nuit était complètement tombée. La tour de Nesle et le vieux Louvre profilaient, dans l'azur sombre, leurs tourelles crénelées. Au beffroi de l'hôtel de ville, la cloche tintait le couvre-feu. Sur la berge, maintenant déserte, l'archer, réveillé par la fraîcheur de la nuit, s'étirait, humant les parfums que la brise apportait de la campagne.

Saint Fargeau.

Revue L'Initiation, 14<sup>e</sup> volume 1892